

LeVerbe

Entrevue

Nathalie
Plaat

« L'AUTRE
EST TOUJOURS
UN MYSTÈRE »



Forget me not

Parler de ségrégation à New York semble relever de l'anachronisme. Pourtant, c'est ce que le documentariste Olivier Bernier et sa femme ont dû affronter lorsqu'ils ont voulu inscrire leur fils Emilio à l'école.

Emilio est trisomique. Et à New York, les enfants comme lui fréquentent des classes d'éducation spécialisée. Autrement dit, ils ne sont pas mêlés aux classes ordinaires et ne côtoient pas les enfants non handicapés de l'école.

Forget me not retrace le combat de ce couple de parents et de plusieurs autres qui luttent contre un système entêté à exclure leur fils à cause de ses différences. On y présente du même jet comment l'éducation inclusive est à la base d'une société à laquelle tous peuvent participer activement et où chacun gagne à apprendre de l'autre, peu importe ses différences.

➕ forgetmenotdocumentary.com



Causeries au coin du feu

L'offre de baladodiffusion n'a cessé d'augmenter au cours des derniers mois. Les grands fournisseurs de vidéos et de balados nous submergent tant de nouveautés qu'il peut être étourdissant, voire décourageant, de chercher du contenu réellement pertinent!

Emmanuel Bélanger, collaborateur au *Verbe* depuis quelques années déjà, a décidé il y a quelque temps de mettre sur pied son propre balado, disponible sur YouTube. Les *Causeries au coin du feu* représentent plusieurs capsules de durée variant entre dix minutes et une heure trente, pendant lesquelles il discute avec des invités de qualité.

Chaque épisode s'attarde soit à un sujet précis, soit à créer des liens entre des thèmes philosophiques et des questions d'actualité: on y parle de saint Joseph, de la liberté et de la laïcité, de la pertinence de l'Église aujourd'hui, des tentations, de la croix, de l'Ukraine, etc.

Bref, le terrain de jeu d'Emmanuel, formé en philosophie et en théologie, est vaste, et ses points de vue toujours bien articulés.

➕ youtube.com/causeriesaucoindufeu



Un toit en héritage

La disparition graduelle des communautés religieuses, faute de nouvelles vocations, soulève toute la question de la pérennité du patrimoine bâti. La problématique est la même pour les presbytères des nombreuses paroisses qui ferment leurs portes: comment s'assurer de conserver le caractère communautaire, évangélisateur et pieux de ces lieux, alors qu'ils ne peuvent plus remplir leur vocation initiale?

La congrégation des Antoniennes de Marie, à Chicoutimi, a trouvé une réponse originale à cette question: les sœurs louent à faible coût les locaux de leur immense couvent à des organismes sans but lucratif de la région. Les religieuses, dont l'âge moyen est de 85 ans, comptent habiter leur couvent jusqu'à la fin, partageant les lieux avec une trentaine d'organismes, le but étant que ces derniers deviennent propriétaires de l'édifice lorsqu'il ne restera plus de sœurs.

Il s'agit d'une initiative parmi plusieurs autres au Québec qui gardent leur mission d'origine au cœur des bâtiments, assurant un toit tantôt à des OSBL, tantôt à des jeunes missionnaires, tantôt à des laïcs consacrés.

À CORPS PERDU

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

« Je ne peux pas sortir ton corps de ma tête », chantait le groupe de rock alternatif Presidents of the United States of America (« Body », 1995), non sans arrière-pensées grivoises.

Fait marquant, ces musiciens gravement déjantés s'étaient imposé la limite de jouer avec des instruments volontairement amputés : une batterie minimaliste, une guitare à trois cordes et une basse à deux cordes. Quand on dit que la contrainte stimule la créativité !

En comparant la *three-string guitar* de Dave Dederer avec le balai que prend mon fils de deux ans pour imiter la rock star sur la scène improvisée de notre salon, je suis ému de voir que trois cordes suffisent amplement pour faire danser un bambin joufflu avec un vieux punk déchu qui lui fait office de père.

*

J'entendais récemment une jeune femme, début vingtaine, tonique et resplendissante, raconter en entrevue qu'elle sentait que son esprit était limité par son corps. Chaque jour, elle produit d'innombrables pensées, ébauche les rêves les plus fous, et bien souvent, sa carcasse la freine dans ses élans créatifs.

Je n'ose pas imaginer ce qu'elle dira lorsque son corps sera malade, fragile, vieillissant...

Or, le corps est limite. Il est contraint, et devant elle, deux réactions possibles : la frustration ou l'accueil.

Chaque fois que maï pointait son nez, nos grands-mères avaient l'habitude d'entonner, un léger trémolo dans la voix, des cantiques à Marie. En cette femme, elles vénéraient

sans doute un modèle d'accueil des bouleversements de la vie. Dans son corps, la Vierge a fait place à Dieu naissant, puis l'a embrassé dans ses langes et a soigné ses échardes d'apprenti charpentier. Enfin, son cœur de mère a été traversé d'un glaive alors qu'elle assistait, impuissante, à la mise à mort de son fils.

Sans la fragilité du corps du Christ, combien serions-nous tentés, nous aussi, de mépriser ce corps si limité et limitant !

*

Dans le Métavers des créateurs de Facebook, cet univers parallèle en réalité virtuelle, les promesses de confort, de sécurité et de contrôle abondent : des jeux sans joie, du sexe sans contact, du travail sans labeur et des rencontres sans personnes.

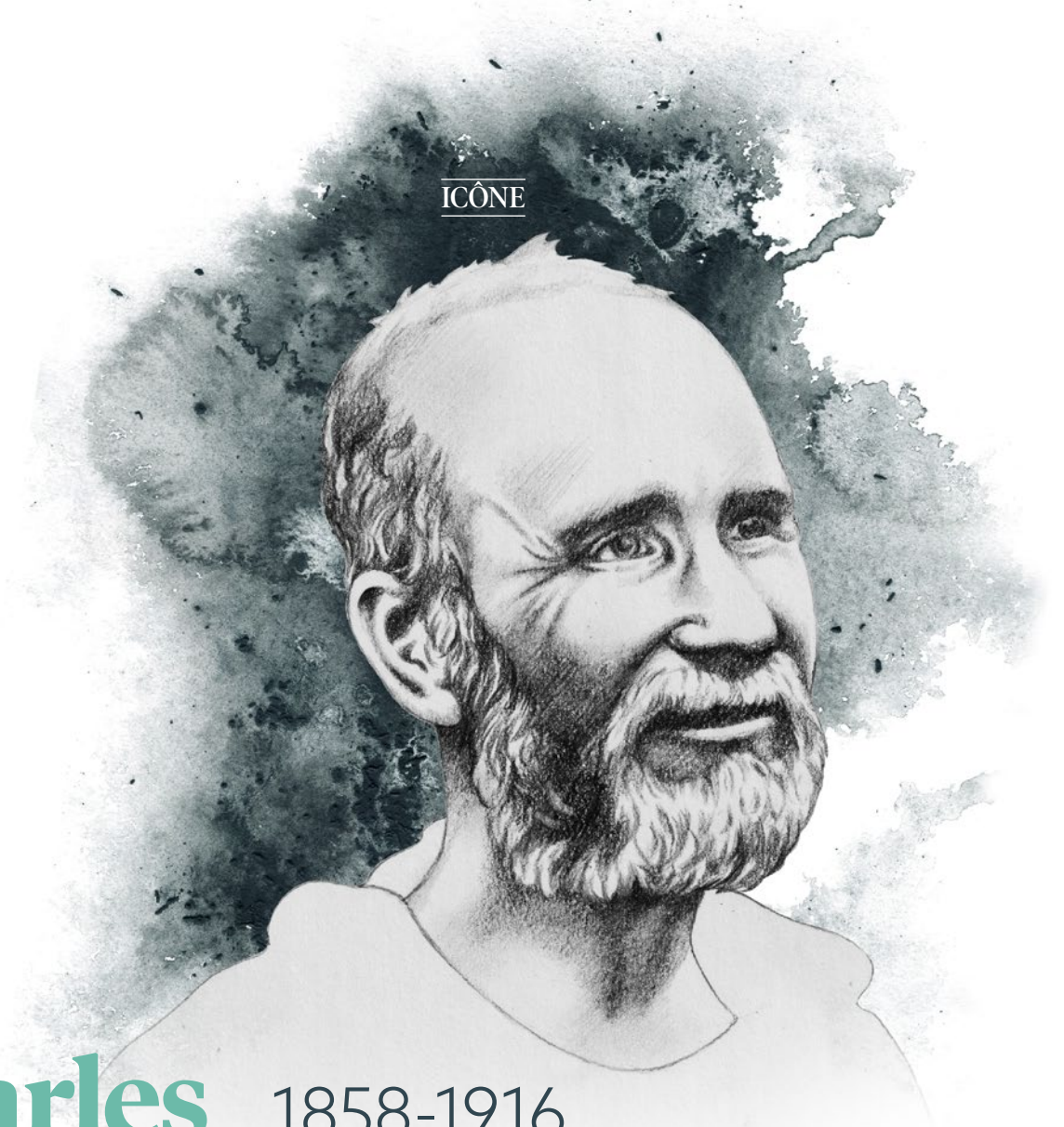
Exit la crainte d'attraper une ITSS ou de devenir enceinte lors d'une relation, terminée l'haleine âcre du patron, finies les poignées de main pleines de microbes, et plus jamais de cette humiliante feuille d'épinard logée entre la canine et l'incisive.

Que l'on fasse l'amour par Zoom ou la guerre par drones, que l'on suive sur écran les cours de la bourse de Toronto ou le cours de math de M. Rondeau, la gestion des risques se fait désormais à distance.

Ce n'est plus seulement l'esprit qui est prisonnier du corps, comme chez les Grecs, mais le corps que l'on enferme dans la tête. L'esprit, pensant ainsi permettre au corps d'esquiver les aléas du réel, le prive plutôt de sa raison d'être : du berceau à la croix, de la croix au tombeau, puis du tombeau au corps glorieux, vivre la vie à corps perdu. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

A detailed black and white illustration of Charles de Foucauld, showing him from the chest up. He has a full, dark beard and mustache, and is looking slightly to the right with a gentle expression. The background behind him is a dark, textured wash.

ICÔNE

Charles 1858-1916

de Foucauld

Florence Malenfant

florence.malenfant@le-verbe.com

L'enfance de Charles de Foucauld, né en France en 1858, est marquée par la mort de ses parents. Après plusieurs années d'excès de toutes sortes, suivies d'un service militaire en Afrique du Nord, il entreprend de visiter le Maroc. À l'époque, le territoire marocain étant strictement interdit à tout Européen, quiconque s'y aventure risque sa vie. Mais la curiosité et l'intérêt du jeune Charles pour la culture arabe et les habitants du désert sont plus forts que les restrictions géopolitiques du moment. Il prépare donc longuement son voyage, et part en 1882. Se faisant

passer tantôt pour un rabbin, tantôt pour un mendiant, il réussit à traverser le pays (3000 km!), cachant dans le creux de sa main un carnet où il avait pris soin de dessiner ce qui deviendrait la première cartographie aussi complète du territoire marocain.

Mais ces exploits ne lui suffisent pas. Il recherche sans cesse ce qui le remplira de façon plus complète.

C'est ainsi que, parallèlement à une intense quête spirituelle qui l'approche chaque jour du Christ, il reprend la

route, d'abord pour Nazareth, puis pour l'Algérie. Charles de Foucauld y trouve enfin sa place: il s'installe parmi les Touaregs de la région, vivant dans une petite cabane, apprenant leur langue, rachetant des esclaves pour les libérer, les accueillant chez lui, s'intéressant à leur culture et pratiquant simplement et solitairement sa foi. C'est d'ailleurs là qu'il mourra assassiné en 1916.

Toute sa vie, Charles de Foucauld trouve son accomplissement profond dans le service à l'Autre, gratuitement, sans exigence.

Le 15 mai de cette année, lors d'une célébration présidée par le pape François, il sera reconnu saint par l'Église catholique. ■

✚ le-verbe.com/portrait/une-vie-dechechs-charles-de-foucauld

L'ESPÉRANCE DE MORT

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Ces temps-ci, avouons-le, l'ambiance est de mort. Menaces climatiques, sanitaires et nucléaires s'accumulent. Et pourtant... rien de réellement nouveau sous le soleil du printemps.

La mythologie raconte qu'à l'origine du monde, Pandore ouvrit une boîte de laquelle sortirent tous les maux qui accablent l'humanité: maladie, guerre, misère et folie. Seule *Elpis* (« espoir » en grec) ne put s'échapper, la jeune femme ayant refermé le couvercle à temps. Toute l'Antiquité s'est ensuite demandé pourquoi l'espoir serait une calamité.

La réponse tient peut-être en ce qui différencie l'espoir de l'espérance.

Alors que le premier, sentiment purement humain, ne compte que sur ses propres forces, la seconde, vertu qui conduit au divin, se confie en autrui. Pas étonnant que notre époque semble être en panne d'espérance, elle qui ne jure que par l'autonomie.

Mais si l'on consent à se laisser épauler par elle, la petite fille de rien du tout, comme l'appelait Péguy, prend de l'assurance. Voilà pourquoi l'enfant, tout comme le pauvre, est un maître d'espérance. Il sait qu'il peut tout avec celui qui l'aime.

L'amour catalyseur d'espérance! Thomas d'Aquin l'avait bien remarqué: « Quand on aime quelqu'un et que l'on sait en être aimé, il est normal de mettre en lui son espérance. » Car l'ami assiste l'ami comme un autre soi-même. Et si, par une grâce inimaginable, les hommes deviennent des « amis de Dieu », leur confiance s'élève jusqu'aux cieux.

Paradoxalement, c'est notre fragilité qui nous donne la possibilité d'espérer. Vulnérabilité de l'amour comme de la mort.

Nul besoin d'espérer pour les immortels comme pour ceux qui ignorent qu'ils vont mourir. Les dieux et les bêtes ne vivent que dans l'instant. Espérer est l'affaire des inachevés. Dante aurait tout aussi bien pu écrire à la porte du paradis ce qu'il grava sur le portique de l'enfer: « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Car pour les bienheureux comme pour les damnés, tout est accompli, plus rien à attendre.

L'existentialiste Gabriel Marcel considérait la mort comme le tremplin d'une espérance absolue. Pour lui, « un monde où la mort ferait défaut serait un monde où l'espérance n'existerait qu'à l'état larvé ». Fuir la mort comme la peste, c'est vivre de faux espoirs. L'obsession pour l'espérance de vie fait perdre de vue l'espérance de mort.

« On se dressera nation contre nation, royaume contre royaume. Il y aura de grands tremblements de terre et, en divers lieux, des famines et des épidémies. » (Lc 21,10-11)

En refusant la dépendance de l'amour et en refoulant la limite de la mort, notre monde se condamne au désespoir. Déception assurée de son projet d'indépendance et frustration amplifiée de devoir tôt ou tard tout quitter.

Fort heureusement, Pandore n'a pas libéré *Elpis* sur terre! Sa captivité nous porte encore, au milieu de tous nos malheurs, à espérer un Royaume qui n'est pas de ce monde. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.



« L'AUTRE EST TOUJOURS UN MYSTÈRE »

Nathaliemaat, psychologue clinicienne

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Bien connue des lecteurs de *La Tribune* dans les Cantons-de-l'Est autant que de ceux du *Devoir* où elle collabore chaque semaine, la psychologue Nathaliemaat détonne par son approche en porte-à-faux avec notre époque. La psychologie, selon elle, ne saurait se limiter à un coffre à outils rempli de méthodes et de techniques de gestion de la souffrance émotive. Elle nous a généreusement accordé cet entretien où il a été question du corps, du mystère et d'un épisode très personnel qui a tout chamboulé dans sa vie.

Ceux qui te lisent dans les journaux savent que le corps compte parmi tes sujets de prédilection. C'est un peu paradoxal pour une psychologue, qu'on attendrait plutôt sur le terrain de l'esprit. Comment la psychologie s'intéresse-t-elle au corps ?

Je pense que ce que l'on néglige revient souvent par ce qu'on va

appeler un « retour du refoulé » en psychanalyse. Donc le corps souffrant, dans la clinique, pour moi, porte le fait qu'on lui accorde moins d'importance, ou qu'on le méprise, ou qu'on ne l'honore pas autant qu'il en a besoin. Et donc, les symptômes vont être physiques. Mais comme on est dans une société très rationaliste, très technique, peut-être que le corps réclame son dû par la souffrance.

Le corps crie ?

Oui, il crie. Par exemple, les troubles alimentaires, les symptômes anxieux sont dans le corps, les adolescents qui vont se mutiler. Je ne fais pas des liens de causalité. C'est plutôt une réflexion globale qui nous pousse à nous demander : « Ah ! qu'est-ce qui se passe ? » Peut-être que ces symptômes sont la porte d'entrée, finalement, pour se poser cette question-là du corps.

En 2020, alors que le monde entier traversait une pandémie, tu as traversé un cancer fulgurant. Forcément, ça a dû changer ton regard sur les réalités existentielles que sont la vie, le corps, la mort !

Ça a tout changé ! Carrément. C'est vraiment un moment de bascule dans ma vie. J'étais déjà, intellectuellement, tournée vers le mystère. Mais tout d'un coup, la question de la finitude est devenue

« LA SANTÉ MENTALE, C'EST D'ÊTRE EN TENSION. »

très concrète dans ma vie. J'avais 39 ans, pas d'antécédents de cancer dans ma famille, puis on m'a diagnostiqué un cancer du sein.

J'ai perdu mes cheveux, mes sourcils, mes cils... et bien d'autres choses: j'ai perdu parfois mon sentiment d'être un humain – parce que le corps est assez objectivé en médecine. Même si les gens sont gentils, on est en jaquette, on n'a pas de cheveux, on a un numéro de matricule. Et oui, ça a posé d'une façon urgente la question du mystère. Je pense qu'on a deux options: on peut devenir nihiliste, vraiment...

Et se dire que tout cela est complètement absurde ?

Quelle absurdité! Ou encore, on peut s'engager dans une réflexion où toutes ces questions – qui se situent à la limite de la métaphysique – entrent dans notre vie.

Il faut aussi dire que ce cancer a un taux assez élevé de récurrence. Donc moi, je vis avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. C'est un cancer qui est terrible pour les jeunes femmes parce que rapidement, il va avoir envie d'aller partout pour devenir un cancer généralisé. Ou pas. On peut aussi vivre de nombreuses années.

Mais dans ce cas-là, on se pose cette question: pourquoi moi? Et on frappe très rapidement les limites de ce questionnement. Alors parfois, on s'assoit dans le mystère et on contemple tout ça.

Évidemment, dans ces événements, il y a des valeurs qui nous soutiennent, justement, qui sont portées par la foi chrétienne – et par plusieurs autres religions aussi. Il y a l'amour. Je pense que c'est Christiane Singer, décédée d'un cancer et qui, je crois, était chrétienne, qui disait: «À la fin, je vous le dis, tout ce qui reste, c'est l'amour.»

Pour moi, à certaines étapes de la maladie – tu vois, j'en parle et ça m'émeut –, il y avait des états de dégradation du corps si avancés que je me disais: «Aïe! je vais mourir! C'est sûr que je ne serai pas capable de faire ça!» Durant la troisième ronde de chimio, j'ai pensé: «Je ne suis pas courageuse! C'est pas pour moi! Je vais mourir! Je préfère mourir!»

Puis, à un moment donné, tu te lèves et le plafond a arrêté de tourner, les cellules sont en train de se régénérer. C'est miraculeux. Puis, tu sens l'amour des proches. Tu te dis: «Wow! C'est tellement beau! C'est tellement *l'fun*, la vie!»

C'est comme si quelque chose de précieux de la vie était concentré dans ces moments-là... spécialement lors d'une naissance, dans les moments de maladie, puis aussi à l'approche de la mort. D'ailleurs, en soins palliatifs, beaucoup de gens vont parler de l'amour, de la lumière qu'il y a là-dedans.

Donc, j'essaie de la garder vivante, cette expérience-là.

Dans le documentaire *La barre haute* au sujet de l'anxiété de performance, tu parlais de la souffrance comme quelque chose que l'on a tendance à étouffer ou à régler. Comment ça se passe dans un cabinet, ce rapport-là à la souffrance ?

On peut le prendre de plein de façons. Parce que, tu vois, on est quand même dans une époque qui nous demande beaucoup de gérer nos souffrances. On souffre, mais heureusement, on a des techniques – qui fonctionnent, soit dit en passant. Je ne dis pas qu'elles ne fonctionnent pas. Mais ces techniques peuvent nous faire éviter des voyages

intéressants. Et la souffrance, c'est souvent une invitation à aller à l'intérieur, à regarder à l'intérieur de soi.

En fait, indépendamment de nos croyances, on a tous des questions existentielles. On peut les éviter ou les rencontrer. Et parfois, les symptômes vont porter des questions existentielles.

Si l'on ne s'est jamais questionné sur le sens de l'existence et qu'on a enchaîné les étapes de la vie sans s'arrêter, puis tout d'un coup on vit une épreuve, comme une peine d'amour, et on souffre... Forcément, tout le monde qui souffre se pose des questions sur le sens de la vie. Tout d'un coup, on se demande : « Bien oui, mais ça sert à quoi ? Pourquoi je vis tout ça ? Puis, de toute façon, on va tous mourir ! »

Ou, comme tu l'exprimais plus tôt, « pourquoi moi ? »

Exact. Et ce sont des questions auxquelles la religion s'est intéressée. Toutes les « humanités » se sont intéressées à ces questions-là. Et la psychologie aussi... du moins, une certaine psychologie. Parce qu'il existe une psychologie qui va plutôt embrasser le discours actuel où l'état humain va être « pathologisé » rapidement. C'est-à-dire qu'on ne dit plus : « J'ai peur », on dit plutôt : « Je fais de l'anxiété. » Très souvent, on ne dit plus : « Je suis vraiment triste, je suis démolie » ; on dira plutôt : « Je suis en dépression. » Et parfois, c'est vrai : on coche tous les symptômes, puis on est vraiment en épisode dépressif, mais parfois on est simplement en train de traverser notre existence.

C'est aussi assez récent dans l'histoire de l'humanité qu'on prétend que la vie n'est pas souffrante, que la santé mentale, telle qu'elle est définie par l'Organisation mondiale de la santé, c'est « un état de bien-être

complet ». Mais pour moi, un état de bien-être complet, c'est un moment de grâce, ou c'est du grand déni. Ce n'est pas nécessairement la santé mentale. La santé mentale, c'est d'être en tension.

En clinique, il m'arrive de prendre l'image du Christ sur la croix. Je n'en parle pas pour convertir l'autre, mais il faut reconnaître que c'est une image qui a traversé le temps. Alors je dis : il est « un petit peu » en tension, il n'est pas à l'aise. D'ailleurs, il n'est pas garanti que la vie, c'est toujours le confort. On a fini par croire que la vie, c'était d'être heureux, d'être dans le bonheur.

Un bonheur qui évacue complètement la dimension tragique de l'existence ?

Oui ! Du simple fait qu'on naît, on sait qu'on va mourir, mais on ne sait pas trop pourquoi : juste ça, au départ, c'est souffrant. On n'est pas obligés de se rouler tout le temps dans cette tragédie, mais de là à l'évacuer complètement...

Le discours dominant dans les sphères de la santé, c'est le paradigme biomédical : la personne est réduite à sa dimension purement biologique. Alors que les humanités et les grandes traditions religieuses ont appréhendé la personne comme étant complexe, j'oserais dire « mystérieuse ». Est-ce qu'il y a une place pour le mystère dans la réflexion sur la psyché humaine ?

Dans le meilleur des cas, je dirais oui. Lorsque j'ai commencé comme psychologue, en 2003, j'étais psychologue pour enfants. À ce moment-là, l'appel typique que je recevais, c'était : « Mon enfant a mal au ventre, il ne dort pas, il ne veut plus aller à l'école, il fait des crises de colère, est-ce que tu pourrais le rencontrer

pour qu'il puisse parler ? Pourrais-tu m'aider à le comprendre ? »

Ça, c'était la question. Puis maintenant, c'est plutôt : « Mon enfant a un trouble anxieux, est-ce que tu pourrais le rencontrer pour lui donner des outils pour qu'il puisse gérer son anxiété ? » Donc, on voit vraiment qu'il y a eu un changement dans le discours, et le mystère est disparu. Dorénavant, on vient vers moi pour avoir des outils. On souhaite moins comprendre le mystère de l'enfant.

Or, ce qui me passionne, c'est précisément l'« irréductibilité de l'autre », comme dit le philosophe Emmanuel Levinas. L'altérité, c'est toujours un mystère.

Certains croyants entretiennent une méfiance envers la psychologie – peut-être à cause de blessures compréhensibles. Et d'autre part, en psychologie, il n'est pas rare de voir un regard distant par rapport au fait religieux. Penses-tu que cette obstruction mutuelle peut être surmontée, que ces deux univers peuvent être complémentaires ?

C'est là que la pensée de Jung est aidante. Parce que Jung dit que l'expérience religieuse est en potentialité chez tous les humains. Chaque personne va décider ce qu'elle en fait : s'abandonner à cette expérience et découvrir une foi, ou pas.

Je pense qu'il faut arriver à être dans une ouverture mutuelle, comme nous faisons là : nous dialoguons, ensemble.

Puis nous avons cette curiosité-là envers l'autre. Je commence ces temps-ci des études en théologie et j'apprends plein de choses. Je trouve ça formidable, et ça ne fait qu'enrichir ma compréhension de l'humain. ■



Vaincre le sida

à coups de rires et de prières

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

En 1982, le Canada déclarait ses premiers cas de sida, un syndrome qui fera des dizaines de millions de victimes dans le monde. Se mobilisant pour venir en aide aux malades, souvent abandonnés par leur famille, des communautés religieuses, des prêtres et des laïcs ouvrent des maisons d'hébergement. Aujourd'hui, d'autres consacrés prennent la relève, alors que la science permet aux malades de vivre une vie presque normale.

Un des tout premiers acteurs de cette période mouvementée que je rencontre est le père Julien-Claude Bédard. Il est membre de la congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur (ou Sacré-Cœur de Jésus, comme ils se font appeler en Europe).

Il découvre l'épidémie en lisant un article publié en 1986 dans le quotidien *La Presse*. Intitulé «Le sida, cette lèpre moderne», ce reportage l'interpelle, lui qui a été missionnaire au Congo, où il a œuvré auprès des lépreux.

UN 5 ÉTOILES

«Je me suis dit: "Cela m'intéresse." J'ai alors commencé à lire sur le sida et à visiter les malades», me confie-t-il dans le salon de la Maison Dehon, qu'il fonde en 1988 sur le boulevard Gouin Est à Montréal.

Avec l'aide de sa communauté, il ouvre officiellement la Maison Dehon le 15 août 1988. À l'époque, on peut y accueillir neuf personnes.

«C'était un 5 étoiles! On les gâtait! Oui, les gens venaient mourir à la Maison Dehon, mais cela n'avait pas l'air d'un mouroir. Ici, on ne mourait pas du sida, on vivait avec le sida jusqu'à la fin.»

Le père Julien-Claude précise que 135 personnes sont décédées entre les murs de la Maison Dehon jusqu'à sa fermeture le 15 août 2007.

La vie spirituelle était très présente à la Maison Dehon. Le père disait la messe chaque jour. «Venait qui voulait!» Les religieuses accompagnaient spirituellement ceux et celles qui en faisaient la demande. Certains ont reçu le sacrement des malades. D'autres le refusaient.

LES HÉBERGEMENTS DE L'ENVOI

Cet esprit de don de soi est également présent aux Hébergements de l'Envoi, un organisme qui accueille son premier résident le Vendredi saint 1988. Dans un document publié en 1993 afin de souligner son 5^e anniversaire, l'Envoi ne cache pas ses origines: «Les Hébergements de l'Envoi sont d'abord un projet chrétien conçu et réalisé par les laïcs engagés au nom de leur foi et soutenu par des communautés religieuses.»

Grâce à l'actuelle présidente Hélène Gagnon, on retrouve l'ambiance des premières années. Lorsqu'on parcourt quelques archives, on s'aperçoit qu'un nom revient sans cesse: sœur Gabrielle Laberge (Gaby, pour les intimes), de la congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Gaby entre en contact avec la réalité du sida en 1987, alors qu'elle vient en aide à une mère dont le fils est aux prises avec cette terrible maladie. Alors à la retraite, Gaby rencontre Julien Levasseur, un laïc, qui lui demande de l'aider à créer un centre pour les personnes atteintes du sida.

Responsable de la pastorale, elle explique, dans un numéro du journal *L'Envol* publié en 1997, en quoi consiste sa mission: «C'est un accompagnement quotidien: écouter, tendre la main, rendre aimablement service.»

Selon sœur Gaby, à l'Envol, «tout le monde fait de la pastorale, même si le terme n'est pas utilisé, car on y est témoin d'un Esprit d'amour, de joie, de paix, de bonté, de fidélité, de douceur, de maîtrise de soi.»

Tout comme à la Maison Dehon, la joie de vivre et les fêtes rythment les jours de l'Envol. Il y a aussi la mort qui, chaque semaine, vient faire son tour. Sœur Gaby, dans son journal de bord, relate la fin de vie d'un des résidents.

«Pression de la main et du bras, serviette sur le front, mot d'espoir à l'oreille; préposés et bénévoles à tour de rôle s'approchent du lit... Une larme discrète... Un regard attendri... Un baiser et une croix sur le front... Va en paix, Robert, vers la maison du Père. Et que, sur toi, brille la Lumière!»

MAISON LA PAIX

Accompagner un résident jusqu'à la fin, M^{gr} Noël Simard, évêque de Valleyfield, en a aussi fait l'expérience alors qu'il était prêtre à Sudbury, en Ontario. Sollicité par un médecin qui voulait ouvrir une maison pour les malades du sida, il accepte de l'aider. À l'époque, il enseigne à l'Université de Sudbury au département des sciences religieuses.

La Maison La Paix ouvre ses portes le 1^{er} décembre 1997, grâce à l'appui des Sœurs de la Charité et des Sœurs de la Sagesse. «L'une des religieuses était

infirmière. Nous pouvions offrir des services pratiquement 24 heures sur 24. À l'époque, nous avions six chambres», se souvient M^{gr} Simard en entrevue.

Pour lui, «la Maison La Paix n'était pas une institution, c'était une maison. Comme une maison familiale où la personne se sentait accueillie, aimée telle qu'elle était, sans les préjugés qui étaient attachés à la maladie. Les personnes arrivaient et nous disaient: "Mon Dieu, Seigneur, on se sent aimés ici! C'est formidable."»

Ici aussi, l'aspect spirituel était très présent. «Nous organisons les funérailles comme si c'était un frère, une sœur. Nous manifestons la tendresse de Dieu.»

MAISON MARC-SIMON

M^{gr} Marc Pelchat, évêque auxiliaire du diocèse de Québec, a lui aussi manifesté l'amour de Dieu aux malades du sida et à leurs familles. Après avoir accompagné un jeune malade du sida et organisé ses funérailles, il est invité à se joindre à l'équipe des bénévoles de la Maison Marc-Simon, fondée en 1988.

«J'ai donné le sacrement du pardon, la communion et parfois le sacrement des malades. Moi, j'étais un acteur très secondaire», me confie-t-il.

Dans une entrevue accordée à la revue *Vie des communautés religieuses* publiée en octobre 1997, deux religieuses, sœur Jocelyne Laroche et sœur Agathe Côté, toutes deux membres de la congrégation des Sœurs de la Charité, partagent leur vécu au sein de la Maison Marc-Simon.

Sœur Jocelyne Laroche y explique dans quel état d'esprit elle a accepté sa mission au sein de la ressource d'hébergement. «Je ne connaissais ni cette maladie ni la psychologie des malades. [...] J'ai accepté de briser mes sécurités, mes compétences, mes résistances pour m'abandonner à l'inconnu dans une attitude de foi et de confiance en Dieu.»

Dans l'entrevue, sœur Agathe ose parler de victoire contre le sida. «Nous pouvons dire que le sida est vaincu chez les résidents lorsque le rire et la joie de vivre éclatent à travers la tristesse; lorsque la tendresse et l'accueil inconditionnel guérissent du rejet et de la solitude; lorsque l'amertume se transforme en pardon; lorsque l'agressivité lâche prise en faveur de la paix.»

*

La Maison Marc-Simon existe toujours, tout comme les Hébergements de l'Envol. Toutefois, grâce aux avancées de la science, qui permettent aux personnes atteintes du sida de vivre une vie presque normale, elles servent de dépannage à ceux qui veulent un répit ou reprendre pied. La Maison la Paix est devenue une maison de soins palliatifs.

Aujourd'hui encore, ici et sous d'autres latitudes, des consacrés œuvrent auprès des malades du sida et de leurs familles. C'est le cas du père Philippe Morinat, oblat de Marie Immaculée. Il est responsable de la paroisse Saint-Pierre-Apôtre, au cœur de ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Village. Ouverte aux homosexuels, elle abrite la Chapelle de l'Espoir, destinée à faire mémoire des victimes du sida.

Le père Philippe se rend disponible pour tous, peu importe s'ils sont ou non atteints du sida. En entrevue, il se décrit comme «un curé de campagne» qui, lorsqu'il fait ses courses, est abordé par ceux et celles qu'ils croisent. «J'ai beaucoup plus de discussions personnelles en dehors de mon bureau...», me dit-il.

Le père oblat insiste sur le fait que ses paroissiens «forment vraiment une communauté qui participe, qui chante, qui prie. Ce ne sont pas des consommateurs.»

VIVRE DANS L'ESPÉRANCE

À des milliers de kilomètres de Montréal, au Togo, sœur Marie Stella, de la communauté des Sœurs hospitalières de

Saint-Amand-les-Eaux, consacre sa vie auprès des malades du sida et de leurs proches.

Impliquée dans ce ministère après avoir accompagné son frère atteint par la maladie, sœur Marie Stella a fondé l'association Vivre dans l'espérance. Si, au début du mouvement, 1000 personnes mouraient chaque année dans ses locaux, aujourd'hui, c'est moins d'une vingtaine.

En entrevue, elle parle de la période où le sida fauchait des vies par milliers au Togo. « Personne ne voulait s'appro-

cher des cadavres. Personne ne voulait les laver, les toucher. Pour moi, c'est le Christ qu'il fallait laver. Pour moi, c'est le Christ qu'il fallait accompagner jusqu'au tombeau. »

Depuis son ouverture, Vivre dans l'espérance se fait un devoir d'impliquer les familles, qui souvent rejettent le malade, par peur et par ignorance. Les enfants, orphelins ou porteurs du virus, sont accueillis et éduqués par l'association.

Sœur Marie Stella poursuit vaillamment son ministère, qu'elle décrit avec beau-

coup de profondeur dans son livre *Notre combat nous grandit. Sida, exclusion, pauvreté*, qu'elle vient de publier aux Éditions Bayard.

Le père Julien-Claude Bédard, sœur Gaby, M^{gr} Noël Simard, M^{gr} Marc Pelchat, sœurs Jocelyne Laroche et Agathe Côté, père Philippe Morinat et sœur Marie Stella, et combien d'autres encore, sont les témoins d'une Église qui se fait humble et pauvre pour servir le Christ en servant plus grands qu'elle : les démunis et les rejetés. ■



TÉMOIGNAGE

La gestation *par* Autrui

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos de Jean Bernier

Judith Trudeau voulait des enfants, mais n'en avait pas. Marie-Ève Caouette, elle, espérait fonder une famille, mais pas tout de suite, pas de cette façon-là. Leurs parcours de vie ne suivaient pas leurs ambitions. Mais finalement, lâcher les rênes du contrôle s'est avéré ce qu'il y avait de mieux pour chacune. Ces deux histoires différentes, mises en parallèle, trouvent un point de jonction : l'accueil de la grâce dans une situation de vie en apparence stérile. Comme des gestations *par* autrui.





Marie-Ève Caouette (photo p. 14) a toujours rêvé de fonder une famille. Avec des parents convertis au catholicisme, un grand frère prêtre, son chemin semblait tracé d'avance.

Mais la passionnée de basketball a du mal à trouver l'homme avec qui passer sa vie. « Quand tu mesures six pieds un pouce et que tu regardes la plus haute tête dans l'église... les choix sont limités. »

Elle découvre Tinder et ses aléas. Elle *swipe*, elle *flushe*, elle *date*... Elle pense trouver le bon, et puis non. Un processus peu concluant qui débouche sur une relation complexe. Après la rupture, Marie-Ève a des doutes : elle pense être enceinte.

« Je sais qu'un test de grossesse faussement positif, ça ne se peut pas, mais j'en fais quand même six de suite. Je suis complètement sous le choc. Je ne voulais vraiment rien avoir à faire avec le père de l'enfant. Je n'étais pas bien dans cette relation. Je me suis dit qu'il fallait que je me fasse avorter le plus vite possible. Cinq jours plus tard, je n'avais plus mon bébé. »

*

Pleine de vitalité, Judith (photo p. 17) nous accueille dans sa maison chaleureuse, à Saint-Nicolas. Son mari André, musicien de profession, s'est absenté pour aider un ami à produire un vidéoclip. Chez les Nadeau, le don de soi fait partie de la routine. Dans le salon, il y a des photos de leur fille et de leur garçon. Ils sont au cœur de l'histoire que Judith va me raconter avec des yeux brillants de gratitude.

Avant de désirer leur présence, le couple s'est marié à l'Église en 2005, dans la fleur de la vingtaine. À ce moment, les jeunes amoureux s'envolent pour Paris. Judith y fait des stages en médecine; André parcourt les salles de spectacle de la capitale de la chanson francophone. La belle vie, quoi.

À leur retour, les conditions sont réunies pour que Judith interrompe la prise de la pilule contraceptive, qu'on lui avait prescrite pour calibrer un problème hormonal. Entrée dans la trentaine, elle n'a plus de temps à perdre.

« André et moi, nous avons tellement de joie à être ensemble. Je ne voulais pas seulement garder ça

pour nous. Qui peut plus partager notre bonheur que des enfants, tout le temps avec nous? C'était ma motivation pour en avoir. »

IMPOSSIBLE MAITRISE

Les pages du calendrier se tournent et Judith ne tombe toujours pas enceinte. Après six mois d'essais infructueux, elle songe à consulter dans une clinique de fertilité. Ses problèmes hormonaux la rendent plus soucieuse de prendre les choses en main.

À la clinique, le diagnostic confirme ses intuitions. « Je commence à prendre des médicaments pour déclencher les ovulations, car je faisais des cycles anovulatoires. J'ai bien confiance en la médecine, je suis moi-même médecin. Je mets mon mari au garde-à-vous toutes les 48 heures, nous essayons de nous synchroniser. Quelques mois plus tard, toujours pas d'enfants, malgré l'aide de la médecine. »

Dans ce processus, Judith ne se décourage pas. Gardant l'espoir d'un enfant, elle souhaite mieux se préparer à ce rôle colossal. « Je savais que moins tu es blessé, plus tu es capable d'aimer. Je voulais perfectionner mon état psychologique pour être une meilleure mère. Naturellement, je n'étais pas très maternelle. »

Question de guérir quelques vieilles blessures afin de mieux vivre les prochaines étapes de sa vie, elle cherche un lieu où se ressourcer, puis se souvient de l'existence du centre de thérapie et de prière Le Cénacle, à Cacouna. Elle s'y inscrit avec son mari pour une session d'une semaine.

*

Marie-Ève tente de poursuivre sa vie comme avant. Mais le soir, il lui arrive parfois de s'effondrer en larmes.

« J'étais à sept semaines de grossesse. J'ai compartimenté mon avortement dans la case d'un acte médical. Je n'avais pas une intégration complète de ma personne avec ma foi à ce moment-là. Je me sentais affectée, mais je refoulais mes émotions. Il m'arrivait de penser à la vie d'un enfant qui était possible et qui n'est pas arrivée. Il me venait l'image d'un

enfant qui passait dans le corridor de mon sous-sol. Je me disais qu'il ne fallait pas que je pense à ça.»

Au bout de six semaines, Marie-Ève a toujours des saignements. Elle consulte dans une clinique sans rendez-vous. Comme son taux d'hormones de grossesse n'a pas suffisamment baissé, on la dirige vers l'urgence.

«L'urgentologue me dit que tout est beau, puis me demande: "Comment allez-vous?" Je lui réponds que ça va, mais que j'ai hâte d'arrêter d'avoir des saignements. Elle insiste pour savoir comment je vais. Je lui répète que ça va. Sentant que ça n'allait pas vraiment, elle me dit: "Ton bébé, il va toujours exister pour toi."»

«C'est là que j'ai cassé. Je me suis mise à pleurer ma vie. Elle m'a fait ouvrir la boîte de Pandore que je ne voulais pas ouvrir.»

La médecin lui propose de lui prescrire un arrêt de travail pour prendre le temps de digérer les derniers événements. Elle l'accepte, non sans résistance.

LÂCHER PRISE

L'alarme de Marie-Ève sonne tôt le lendemain: c'est l'heure d'aller au travail. «Dès que j'ai ouvert les yeux, je me suis dit: OK, je prends mon arrêt de travail, j'en ai besoin. C'est vrai que ça ne va pas du tout.»

Durant les semaines qui suivent, Marie-Ève dit à son entourage qu'elle fait un *burnout*.

Après une messe, un prêtre prend de ses nouvelles. Finalement, une brèche s'ouvre, elle lui parle à cœur ouvert.

«C'est là que j'ai commencé mon processus de guérison avec le Seigneur. Ça m'a vraiment fait du bien. Nous avons prié pour mon bébé. Le prêtre m'a aidée à retrouver plus de joie.»

Vient le tour de son beau-frère de la questionner. «Là, Marie-Ève, c'est quoi ton histoire de *burnout*? Je te connais, je sais qu'il y a de quoi.» Elle prend la perche tendue et raconte son récit à sa famille, qui l'accueille avec compassion. À travers les personnes qui l'entourent, Marie-Ève voit que Dieu la guérit et l'aime comme elle est.

«Quand j'avais de la peine, je n'essayais plus d'échapper à ma tristesse en parlant avec des gars

sur Tinder ou en écoutant Netflix. Je me disais plutôt que j'allais tout de suite en parler au Seigneur au lieu de me distraire. Je recevais des consolations. En décembre 2020, j'étais vraiment en paix avec Dieu et avec moi-même. Vivre mon célibat était ma vocation du moment présent. Pour que ce moment-là serve à me réunifier.»

*

Durant la semaine de retraite, Judith apprend qu'une demi-journée est consacrée à la guérison physique.

«On nous lit un passage de la Bible sur une femme qui a des pertes sanguines depuis des années. Elle met toute sa foi en Jésus et son pouvoir de guérison. Elle se fraie un chemin dans la foule, touche à ses vêtements, et une force sort de lui qui la guérit instantanément», se souvient Judith.

On invite les participants «à avoir la même attitude de confiance envers Jésus». On leur remet un papier pour inscrire ce dont ils voudraient être guéris.

«Un problème de santé?» Judith réfléchit un instant. «Ah! bien oui, mon infertilité!» Elle écrit le mot, se lève pour déposer le billet dans le tronc commun, mais à mi-chemin, fait demi-tour et déchire son papier.

«Qui suis-je pour savoir si, oui ou non, mon infertilité doit être guérie? Peut-être que le Seigneur nous appelle à partager notre bonheur et notre temps à d'autres personnes que des enfants?» Judith reformule sa demande: *Guéris ce que tu juges bon de guérir.*

Les bénévoles qui les accompagnent prient en silence avec les participants. Certains partagent à voix haute des paroles qui montent dans leur cœur. Puis, Judith dépose son billet. Elle touche avec foi le ciboire placé devant elle, les yeux fermés, en prière. «Au même moment où je pose la main, une bénévole – qui ne connaît pas mon histoire – dit à voix haute: "Gloire à Dieu qui guérit les organes reproducteurs d'une femme."»

«J'ai cru que cette parole était pour moi.»

CONFIANCE FÉCONDE

Après la retraite, Judith et André sont heureux de se retrouver. Judith tombe enceinte dans la semaine du retour.





«Je constate et je dois avouer que, autant pour moi-même que pour ma clientèle, je ne contrôle pas la réussite des soins, même en 2022, avec notre médecine si avancée. Même diagnostic, même pathologie, même traitement : parfois ça marche, parfois non. Il y a une part de mystère là-dedans. Ça me force à être humble et ça me jette dans les bras de mon Père aussi. Ma guérison à l'agapè-thérapie, à Cacouna, a augmenté ma foi en Dieu mon Père qui prend soin de moi personnellement.»

«Si nous étions tous en bonne santé, il y aurait tellement moins de compassion, le monde serait plus dur. La maladie donne des occasions d'être humain et d'être divin. Et nous, nous sommes très handicapés par rapport à Dieu. Mais nos handicaps lui permettent d'exprimer sa miséricorde envers nous.»

Marie-France, l'aînée des deux enfants de la famille, apparaît dans le salon à la fin de l'entrevue. Judith se tourne vers elle et lui confirme qu'elle n'est pas le fruit du hasard. «Toi et ton frère avez la chance de savoir à quel point Dieu vous voulait sur terre!»

*

Le havre de paix du célibat de Marie-Ève ne dure pas. Si cette fois elle se rend sur Tinder, ce n'est pas d'un doigté frénétique et désespéré. C'est comme si elle cherche quelque chose de précis, sans savoir quoi.

«Je *flushais* tout le monde, et là, j'ai vu Simon. J'ai *swipé* à droite et ça a été un *match*. Je suis partie à rire. J'avais trouvé ce que je cherchais. Nous sommes allés au primaire et au secondaire ensemble. Nous avons pris le même autobus jaune, nos parents habitaient dans le même voisinage. J'avais fait une liste de 32 critères et il a pas mal un bon score, je te dirais. Il y en a deux auxquels il ne répondait pas, mais il y travaille (rires)!»

Bref, c'est le *match* parfait, quoi!

Et pour Marie-Ève, cet arrimage se joue enfin à un niveau plus profond. Dès la première rencontre, ils parlent de ce qui est important pour eux. À peine se sont-ils rencontrés qu'ils passent du statut de couple à celui de fiancés et de mariés, tout ça en quelques mois.

L'enfant n'a pas tardé à venir non plus: Raphaëlle est en route.

Son nom veut dire «Dieu guérit». Il résonnait bien dans l'histoire de Marie-Ève. ■

UNE « ICÔNE DE BONTÉ » AU PARLEMENT

Émilie Frémont-Cloutier

emilie.fremont-cloutier@le-verbe.com

« Mère Teresa! » Le 17 mars 2022, au Salon bleu, François Legault a fait usage du nom de cette sainte femme d'une manière pour le moins étonnante!

En guise d'insulte, le premier ministre l'a balancé sur un ton méprisant à Christine Labrie, de Québec solidaire, en réaction à une allocution où elle prenait la défense de Ma place au travail, un mouvement présent cette journée-là à l'Assemblée nationale. Ce dernier a été fondé par des parents en provenance des quatre coins du Québec, et surtout par des mères, en réponse à la pénurie de places en garderie.

Préoccupée par l'appauvrissement que vivent de nombreuses femmes qui ne peuvent retourner au travail, la députée de Sherbrooke dénonçait le refus du gouvernement d'octroyer une aide financière mensuelle d'urgence à celles qui n'arrivent pas à trouver de place pour faire garder leurs enfants. Et consternée par l'inaction de la Coalition avenir Québec, elle se demandait comment ce parti peut encore se qualifier de féministe.

Questionnée par un journaliste pour savoir ce que cela lui a fait d'être traitée de « Mère Teresa », elle a répondu en haussant les épaules. Après tout, c'est une femme pour laquelle elle a du respect, et le premier ministre l'a probablement qualifiée ainsi parce que, comme la sainte le faisait, elle se porte à la défense de personnes en situation de vulnérabilité. C'est plutôt le ton du premier ministre qui, selon elle, révèle le mépris qu'il a pour les demandes des femmes présentes cette journée-là.

Cette réaction de l'homme d'État, bien plus qu'anecdotique, met en évidence une vision clientéliste et individualiste qui domine nos cités, n'accordant de valeur qu'au profit et à la productivité.

Cette conception de la société entraîne une dévaluation des professions majoritairement féminines, axées sur le soin, l'éducation, la relation d'aide, qui, par conséquent, sont moins bien payées. S'occuper des enfants à la garderie ou encore à la maison (que ce soit par choix ou faute de place en service de garde) n'est pas un travail reconnu à sa juste valeur. La formation des éducatrices à l'enfance est d'ailleurs la technique collégiale la moins bien payée. En outre, toute cette activité surtout féminine n'échappe plus depuis longtemps aux dictats de la performance et de l'efficacité. Toutes ces professions qui contribuent à construire le lien social, à nourrir le sens de la communauté sont aujourd'hui malmenées.

Les mères présentes ce jour-là au Salon bleu ont su transcender l'injonction contemporaine du chacun pour soi. Solidaires, elles exigent un véritable projet de société.

Au-delà des querelles partisans, tout un programme à l'horizon pour les députés, qui gagneraient davantage à user du nom de Mère Teresa pour bénir leur entreprise que pour insulter leur prochain.

Vous savez maintenant à quelle sainte vous vouer pour trouver une place en garderie! Puis, ce n'est pas juste moi qui le dis. Dans une publication du 25 mars sur la page Facebook de Ma place au travail commentant cette affaire, on pouvait lire: « En voulant salir le nom de cette icône de la bonté, c'est nous qu'il [le premier ministre] méprisait. » ■



Émilie Frémont-Cloutier est formée en travail social. Œuvrant comme missionnaire de rue, bénévole et travailleuse dans le milieu communautaire, elle a soif de justice sociale et cherche passionnément l'extraordinaire qui se cache dans la vie des gens ordinaires.

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 100 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

STAGIAIRE À LA RÉDACTION

Florence Malenfant

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

Les illustrations des pages 3, 5 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Toile de la quatrième couverture : Edvard Munch, 1893, *The Scream*, Wikimedia.

Photo de couverture : Elias Djemil.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ; Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec (Québec) G1W 1E2

Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

DES CHIFFRES ET DES MOTS

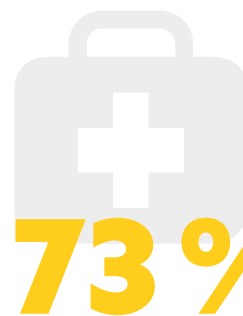
6,1

millions de personnes, environ, **ne savaient pas** qu'elles vivaient avec le **VIH** en 2020.

680 000

personnes sont décédées de maladies liées au sida en 2020.

Source : unaids.org



de toutes les personnes vivant avec le VIH **avaient accès au traitement** en 2020.

LA RÉDAC RECOMMANDE

Il y a de ces œuvres qui vous bouleversent profondément, qui vous émeuvent jusqu'aux sanglots, qui, dès leur contact, vous font quitter votre petite vie tranquille pour vous faire vivre un voyage inoubliable. C'est le cas du *Petit astronaute* de Jean-Paul Eid.



La bédé de 150 pages raconte l'arrivée de Tom dans sa famille à travers le regard de sa grande sœur Juliette. Ce récit d'autofiction présente l'adaptation pas toujours évidente des parents de Tom à la suite du diagnostic de paralysie cérébrale de leur enfant.

Mais c'est plutôt une histoire ordinaire : c'est l'histoire ordinaire de Miguel, Pénélope, Juliette et Tom. C'est leur quotidien, dépeint avec poésie et tendresse.

Parce que, quand on parle d'enfants handicapés aujourd'hui, on parle de problèmes, de pauvre qualité de vie, de carrières à abandonner. Mais Jean-Paul Eid parle de son fils, du quotidien de leur famille, et surtout de tout ce que cet enfant mer-

veilleux apporte de bon et de grand à tous ceux qui le côtoient.

Un album à se procurer et à partager autant qu'on s'en sent inspiré. (F. M.)

Le petit astronaute, Jean-Paul Eid, La Pastèque, 2021, 156 pages.

VIDÉOS TÉMOINS



avec Jérôme Bibeau



avec Étienne Finol



avec Florence Malenfant

The background of the advertisement is a reproduction of the painting 'The Scream' by Edvard Munch. It depicts a figure in the center with a pale, yellowish face and an open mouth in a scream, set against a turbulent, swirling background of blue, green, and orange. The figure is framed by dark, angular shapes that suggest a bridge or a boat's interior.

NE VIVEZ PLUS DANS LA PEUR

**...qu'il n'y ait plus de magazines
à la pharmacie du coin.**

**Recevez *Le Verbe*
gratuitement à la maison.**

le-verbe.com/abonnement